1 — 26e Année

SIX PAGES : CINQ CENTIMES

Jeudi 1er Janvier 1914

RÉDACTION :
ROUBAIX, rue Daubenton, 26.
TOURCOING 5 bis, rue Nationale

PRIX DES ABONNEMENTS :
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois et sont payables d'avance

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

SIÈGE ADMINISTRATIF :
Rue de Béthune, 27, à Lille
(TÉLÉPHONE n° 37)

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Les annonces sont reçues au Bureau du Journal, 27, rue de Béthune, à Lille et dans toutes les Agences de Publicité.

Un coup de chapeau !

J'ai connu un brave homme qui, après un mariage malheureux vite rompu, avait cru devoir prendre une deuxième femme, laquelle fut trouvée par lui — deux jours après les épousailles — en conversation extra-matrimoniale avec son meilleur ami. Ayant à nouveau divorcé, mon infortuné brave homme se remaria une troisième fois. Il vit depuis mène une existence d'enfer, car sa nouvelle compagne, d'une vertu conjugale ailleurs irréprochable, a la déplorable habitude d'avoir toujours soif et de demander aux liqueurs fortes l'apaisement qui son palais éprouve constamment le besoin.

Comme je m'étonnais un jour à haute voix devant ce malheureux de l'entêtement qu'il mettait à recommencer si souvent ses lamentables expériences, il eut ce mot sublime et me dit :

— « Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi. Il me semble toujours que celle qui vient sera meilleure que celle qui s'en va... » Et à l'heure où 1913 quitte la scène après avoir pirouetté pendant 365 ans, la réflexion de mon brave homme me revient à la mémoire et je regrette de l'avoir moqué de lui autrefois, car je crois que nous lui ressemblons joliment avec le raisonnement qu'il tenait à propos de ses épouses successives, nous le tenons chaque janvier, tous, tant que nous sommes, à propos de l'an nouveau.

Seulement — et quand on prend la peine de réfléchir — le premier jour de l'an est une chose terrible dont nous devrions avoir peur.

Si nous n'étions pas des hommes qui se souviennent surtout d'avoir été des enfants et qui, en attendant de le redevenir ne cessent jamais complètement de l'être, nous nous enfermerions ce jour-là dans une chambre bien close, à l'abri des ardoises qui peuvent tomber des toits, de nos semblables qui deviennent subitement nos ennemis et des courants d'air qui charrient la mort, et là, tremblants et mornes à la pensée des douze mois inconnus en marche vers nous, nous devrions les regarder comme on regarde un précipice lorsque, voyageur égaré parmi les hautes moniagnes, on pense à la précarité de sa vie sur la position d'un faux-pas. Et vraiment ce serait moins réjouissant !

Heureusement qu'en nous subsiste une invincible espérance. Comme l'époux enguigné que je vous présentais tout à l'heure, nous sommes toujours prêts à nous remarier avec l'avenir et quand notre numéro n'est pas sorti à la loterie, nous croyons avoir mieux à faire que de l'injurier, nous allons en acheter deux autres !

Illusion ? dira-t-on... Peut-être, mais illusion nécessaire et qui répond admirablement au but et au sens de la vie, puisque c'est elle qui en décuplant notre énergie et en fortifiant notre effort, rend possible le perfectionnement individuel et le progrès social.

Imaginez donc, si vous le pouvez, nos ancêtres de l'âge de pierre privés de cette admirable espérance et apaurés par les dangers innombrables contenus dans le futur. L'outil eût alors déserté leurs mains et à la place de cet amour de la vie qui crée la perpétuité de la race, il n'y aurait plus eu que l'attente infécondée et désespérée de la mort dans un engourdissement paresseux.

L'année 1913 est passée. Elle n'a pas toujours été aimable et a fait craindre au monde qu'une fois de plus de grandes nations ne soient obligées de jouer leurs destins sur les champs de bataille. Mais pour les peuples comme pour les individus, les crises les plus douloureuses sont souvent celles qui leur révèlent leurs vertus. Et la France, renouant avec le passé le plus belle de ses traditions, a prouvé à toute qu'elle n'était pas résignée à transiger sur les questions d'honneur. Puis, comme si la vertu était contagieuse, voici qu'un admirable sentiment d'union, débordant du domaine de la défense extérieure dans celui de la défense intérieure, élargit enfin notre politique qu'un esprit dogmatique et desséchant risquait de rétrécir. Allons, allons... une année qui a prouvé aux Français qu'ils étaient plus que jamais des Français, mérite, on en conviendra, les circonstances atténuantes.

L'année 1913 est passée. Vous pouvez vous en dire, après tout, ce que vous voudrez. Ça lui est égal puisqu'elle est morte. Mais, croyez-moi, soyez polis envers l'année 1914, et tirez-lui un coup de chapeau... On ne sait jamais... Elle a peut-être bien quelque chose à vous offrir...

MARTIN-MAMY.

ARCHIVES COMMUNALES TOURCOING

L'AN NEUF SONNE à nos Vieux Beffrois

Il ne sonnera jamais à celui-ci

D'un bout à l'autre bout de la Flandre française et du pays d'Artois, les carillons de nos beffrois sonnent ce matin la naissance de l'an 1914, — de l'an tout neuf qui nous arrive chargé d'espoirs et qui nous laissera peut-être, qui nous laissera sûrement autant de désillusions que celui qui s'en va. Ils lanceront dans chaque ville, aux 4 points cardinaux, les souhaits du carillonneur à ses concitoyens. Ceux-ci, le nez levé et en aspirant de longues bouffées à leur pipe — une pipe toute neuve, comme l'année — écouteront avec joie cette sonnerie qui depuis leur naissance leur a annoncé toutes les fêtes et tous les retours du 1er janvier. Et ils diront en se frottant les mains : « Ah ! ah ! voici la nouvelle année ! Voici la nouvelle année !... qu'elle soit le bienvenue ! Terre des étincelantes sonneries... terre qui les entendit pour la première fois, aurait pu dire Victor Hugo puisque c'est à Alost, en 1487, que fut construit le premier carillon.

Le beffroi de Douai

Le beffroi de Béthune

Quant à trouver lourds et ridicules nos beffrois, il n'est pas fait bon pour le grand poète national lui-même à le venir dire chez nous. Je préfère d'ailleurs penser pour sa mémoire, qu'il ne connaissait ni celui d'Arras, ni ceux de Bergues, de Béthune — si curieusement pittoresque et qu'on avait reconstruit à l'exposition du pays flamand à Gand — et de Douai.

De leurs beffrois et de leurs carillons, nos Flamands sont fiers et il faut les en entendre parler avec une sorte de piété filiale.

Ayez le poète patoisant Désré Drucène vanter celui de Douai :

Tiu's cloquer d'no vill' natale,
Qu'on grand Poète a santé...
Tes d'Douai, l'pich' capiale,
Et d'chés beffros, l'pus vinte !
Autant qu'Gayant, no' grand-père,
(Gramint d'jing peut'st in baquer),
Prequ' autant qu'nos père et mère
Un ta fin quer, vius cloquer,

Et ch'lion d'or, s'quene in trompette,
Qui tourne in haut s'lon chés vints,
Tout comme oin' vrai' girouette,
In faijant l'plus et l'bieu timps !
Sur ch'carillon, Moronvalle,
In artisse y asit buquer...
Et d'chell' gross' cloque un s'régale...
Diu, qu'il est biau no cloquer !

Moronvalle, c'est le carillonneur, « in artisse », dit le chansonnier. Plusieurs d'entre eux ont laissé cette réputation et un historien, M. Fétis, cite un carillonneur célèbre, Rodin, qui improvisait des airs merveilleux à Saint-Omer...

Lille, capitale de la Flandre, de la Flandre pays des beffrois et des carillons, a elle aussi son beffroi un beffroi tout neuf comme l'an 1914, qui s'érige sur la nouvelle Bourse, dans le quartier le plus fréquenté et le plus riche.

Le beffroi de Bergues

Elle a désormais son beffroi. Mais aura-t-elle son carillon ?

On l'espérait et les abat-son de la tour, au-dessus de l'horloge d'azur et d'or, le donnaient à penser. On supposait que de là partiraient quelques vieux airs populaires, comme « P'lit Quinquin » par exemple, qui a fait le tour du monde.

Quelque chagrin qu'en auront les Lillois, il faut bien les détromper : il n'y aura pas, à ce qu'on nous assure, de carillon dans le beffroi de la Bourse. Il sera remplacé par... un immense réservoir d'eau d'où partiront un nombre considérable de conduits destinés à inonder instantanément l'édifice en cas d'incendie.

Pas de carillon !... Un réservoir !... Quelle douche !

CH. DE LA RUE.

Le beffroi d'Arras

LE SOURIRE OPPORTUN

La Joconde est rentrée

« Une année qui finit bien, ancédera, souhaitons-le, une année bienfaisante — pour les Arts, au moins.

La « Joconde », au moins, nous est revenue, ainsi qu'il appert des deux dépêches qu'on va lire :

Molsane, 31 décembre.

« MM. Henry Marcel, directeur des beaux-arts ; Lapelerie et Vigouroux, commissaire spécial de la sûreté générale, ont quitté Modane à 3 heures du matin avec la « Joconde », ai-t-on sûr Paris. La remise du tableau avait été faite à Modane par les autorités italiennes aux autorités françaises qui en ont signé décharge en présence des autorités douanières.

Paris, 31 décembre

La « Joconde » est arrivée à Paris à 2 heures 50. Elle était attendue sur le quai de la gare de Lyon, par de graves messieurs en chapeaux hauts de forme, parmi lesquels on remarquait : M. Pujalet, directeur de la sûreté générale, et M. Séguin, représentant le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts. De nombreux opérateurs de cinémas stationnaient également. Lorsque le rapide fit son entrée en gare, ce fut une ruée vers le wagon où l'œuvre de Léonard de Vinci était jalousement gardée par MM. Lapelerie et Vigouroux. Mais reporters et photographes furent déçus. Au lieu du sourire de Mona Lisa, ils ne purent apercevoir qu'une boîte en sapin à poignées d'argent. La précieuse boîte fut aussitôt transportée dans une automobile qui se dirigea vers l'Hôtel des beaux-arts.

A NOS LECTEURS

Nos ateliers étant fermés à l'occasion du Nouvel An, *l'Avenir de Roubaix-Tourcoing* ne paraîtra pas demain vendredi 2 janvier.

AU JOUR LE JOUR

Le Browning paternel

Encore un épouvantable drame, qui émut tout Paris et tout Londres, et qui émotionnera certainement les grandes villes de France. Ce n'est pas que celui qui en est la victime soit un de ces personnages considérables sur qui les habitants de tous les pays ont les yeux fixés. Non, mais le chanteur — et chansonnier — Fragson s'était créé une réputation quasi universelle et avait été, à sa manière, un des artisans de l'entente franco-anglaise. Dans le privé, d'ailleurs, pas cabotin pour deux sous.

Or, Fragson a été tué d'un coup de revolver... par son père. Il s'agit d'une de ces douloureuses tragédies intimes : un différend survenu entre le père et le fils, qui avaient eu l'un pour l'autre, néanmoins, pendant de longues années, un amour profond. Mais une petite femme était apparue dans la vie de Fragson. Le père avait quatre-vingt-trois ans. Il était jaloux, égoïste et entier comme tous les vieillards. Il ne put supporter que dans la maison de son fils, dont il s'était décrété le véritable chef, une étrangère pénétrât. Son exaspération ne connut plus de borne, quand il apprit que son fils allait partir pour Londres avec sa jeune amie et — durant ce voyage — méditait de la placer, lui, le vieillard isolé, dans une pension de famille. Et c'est le drame rapide : « C'est ton père que tu sacrifies à une femme ! tu es un misérable ! ... » Pan ! le revolver part, le fils tombe mourant.

Ce vieillard voulait que son fils — qui devait être, si je sais calculer, assez près de la cinquantaine — restât le petit garçon qu'il mitonait autrefois en pénitence dans le coin, seulement, il a remplacé le fouet par le revolver — car tout progresse.

Le pauvre vieux a surtout besoin d'être soigné. Quelle Cour d'Assises pourrait le condamner ?...

Mais qui nous donnera enfin la réglementation attendue sur le port et sur la vente des armes, qui parviendra qu'on empêche de vendre des brownings, qui font tant de victimes, aussi facilement qu'un sifflet d'un sou ?...

CH. D.-L.-R.

Concours de Mots

Correspondance du Concours

Oger Ali, à Ligny-en-Cambrésis. — Merci pour votre proposition que nous acceptons très volontiers ; Vous recevrez donc les 60 numéros parus au courrier de ce matin, pour les autres numéros, il sera fait ainsi que vous le désirez.

F. D., à Landais, par Crèvecœur. — Nous vous adressons les numéros qui auraient dû vous parvenir régulièrement.

H. C., les heureux de Roubaix. — Le mot N° 57 est ainsi constitué : point + is + trois points + e.

PETITS PAPIERS

L'aviateur Védrines est admirable quand il est dans les airs.

On l'aime moins quand il se promène sur notre surface ronde.

Qu'il arpente le terrain de l'aérodrome de Bonbaix, qu'il mène une campagne électorale dans la Drôme, ou qu'il emplisse Nancy de son importance ce garçon-là « gette ». Il n'en laira — dès qu'il a replié ses ailes — il n'est plus que le petit ouvrier mécanicien de jadis.

Quand il est parti de Nancy, il nous a dit : « Vous allez voir... ce que vous allez voir ! » Nous avons vu des choses merveilleuses. Nous l'avons vu aller en Autriche, en Turquie... au Caire. C'était très loin et tout le temps qu'il a volé nous sommes restés le nez vers le ciel en disant : « Ce Védrines, tout de même, quel prodige ! »

Nous avions même au cœur — sans oser l'avouer — le secret espoir que, si bien dans le ciel, il n'en redescendrait jamais.

Hélas ! il en est redescendu !

Les dépêches du Caire nous annonçaient mardi, coup sur coup :

« Védrines est arrivé à Héliopolis ».

« Védrines a été acclamé par une foule en délire ».

« Védrines a gifflé M. Roux. »

M. Roux est le voyageur qui accompagne Dancourt dans son raid.

Védrines l'accuse d'avoir voulu couper ses effets et, son allemand en ne lui laissant pas sur son parcours une quantité suffisante d'essence aux stations.

M. Roux s'en défend et a envoyé ses témoins à Védrines.

Envole-toi... Védrines.

(Air connu).

CAULTIER-GARGUILLE.

La Course au Fauteuil... Directorial

CE QUE DISENT LES CANDIDATS

à la Direction du Théâtre de Lille

M. THÉVENET, ancien directeur du Théâtre de l'Alhambra de Bruxelles : *« Le cahier des charges que je viens d'examiner est établi d'une façon très sérieuse. Et je m'engage à faire mieux encore que ce qui m'est demandé... ».*

SERA-T-IL PRÊT ?

Oui, répond M. Thévenet

Et voilà de belles étrennes pour les Lillois...

Fidèles à l'impartialité dont nous nous sommes fait une règle, nous avons présenté à nos lecteurs les candidats à la direction du Théâtre de Lille. Nous avons énuméré leurs titres et mentionné leurs états de service.

Nous poursuivons aujourd'hui notre exposé. On se rappelle que le cahier des charges dont les clauses ont été fixées mardi soir par le Conseil municipal, devait être adressé mercredi matin aux candidats.

M. Adjoint au Maire nous déclarait tout récemment que les termes de ce cahier des charges étaient de nature à faire reculer quelques-uns des candidats.

« Les propositions de ces messieurs sont excellentes, ajoutait cet adjoint. Mais il est bon d'attendre, avant d'émettre une opinion, que les concurrents aient pris connaissance de nos exigences... »

Or, dans la journée d'hier, le bruit se répandait que l'Administration avait été favorablement impressionnée par le programme d'un des candidats, M. Thévenet, ancien directeur de l'Alhambre de Bruxelles.

On affirmait que certains avaient distingué en M. Thévenet l'homme qui présentait les meilleures garanties, celui qui était capable de servir de la façon la plus sûre, et particulièrement au point de vue administratif, les intérêts du public et ceux de la ville.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer peu après cet heureux candidat.

Une interview s'imposait !

« — Eh bien, M. Thévenet, et ce terrible cahier des charges ?

« — Le « terrible » est de trop. Certes le cahier des charges est dur. Mais un bon cahier des charges doit l'être. Celui de la ville de Lille a été établi d'une façon très sérieuse par des connaisseurs, qui n'ont rien oublié, qui ont tout prévu. Après en avoir minutieusement pesé les termes, j'ai pensé réception de son envoi à la Municipalité, en lui faisant savoir que je maintenais ma candidature. C'est assez vous dire que je suis pleinement satisfait...

— Croyez-vous que le Théâtre sera achevé en temps voulu.

— J'en suis absolument persuadé. Je me suis rendu sur le chantier et j'ai pu constater que les travaux étaient très avancés. Ils seront achevés bien avant l'époque fixée. Je vous en donne ma parole.

LE PROGRAMME DE M. THÉVENET

— Fort bien. Et votre programme ?

— En voici les grandes lignes :

Au Nouveau Théâtre, au Théâtre Lyrique proprement dit, je donnerai des opéras, opéras-comiques, opérettes, drames lyriques, féeries et autres pièces musicales à grands spectacles.

Les soirs où sera donnée une œuvre lyrique assez courte, je me réserve de faire jouer comme première pièce, en lever de rideau, une comédie, un vaudeville dont l'importance sera subordonnée à celle de l'œuvre essentielle, qui sera toujours une œuvre musicale.

Le Théâtre Populaire sera consacré aux pièces dramatiques, avec quelques représentations d'opéra, d'opéra-comique, d'opérette. Pour assurer la bonne marche des deux Théâtres, j'aurai un double orchestre, qui me permettra de donner satisfaction aux habitués du Théâtre Populaire.

Je crois que le meilleur moyen de faire reprendre aux Lillois le chemin du Théâtre est de leur donner des spectacles irréprochables, tout en veillant à la bonne marche de l'Administration.

Il va sans dire que j'accorderai à l'Administration Municipale des facilités qui lui permettront, d'exercer un contrôle sérieux. J'insiste sur ce point dans la lettre que j'ai adressée aux conseillers municipaux. »

A ce moment nous ne pouvons résister au plaisir de marquer notre vive approbation, car nous pensons qu'il est nécessaire que les contribuables connaissent l'emploi réel de la somme qu'ils versent sous forme d'impôts.

LA TROUPE

« Dans le cahier des charges qu'elle vous a communiqué, la Ville de Lille a fixé le composition de la troupe ainsi que celle de l'orchestre. J'entre qu'il a apporté à l'orchestre de soit projet beaucoup de changements. Là je pensera à ses légitimes exigences.

Bien mieux, j'ai l'intention de dépasser le programme qui lui est imposé, en ajoutant quelques-unes des pièces que je vous représenter « Parsifal », par exemple, exigeant un orchestre très nombreux. Quand à mes artistes ils seront largement rétribués. C'est ainsi que le premier ténor et la première chanteuse d'opérette recevront des cachets fort élevés. Les prix forts que je consentirai me permettront de recruter de grands artistes, qui seront bien seulement des chanteurs mais des comédiens et des danseurs. Je porterai le nombre des choristes de 40 à 50 et je comprenrai mon ballet de vingt danseuses italiennes.

LA COMPOSITION DES SPECTACLES

Je donnerai au nouveau Théâtre cinq représentations lyriques par semaine — et une fois par semaine, en matinée, une représentation de comédie ou de vaudeville.

Le lundi, le mercredi et le samedi seront réservés aux troupes de passage et aux répétitions.

Pour ce qui est des principales œuvres qui figureront à mon répertoire, je puis citer :

OPÉRAS

Faust, Les Huguenots, Hérodiade, La Favorite, Le Prophète, Thais, Guillaume Tell, Aïda, Samson et Dalila, Lohengrin, Siegfried, Les Joyeux de la Madone, Tristan et Iseult, Le Trouvère, Fauvette, Don Juan, La Sorcière, La Juive, Mireille, L'Africaine, etc., etc., et la création à Lille de « Parsifal ».